

La pêche

La veille au soir, papa m'avait demandé si je voulais aller avec lui à l'île d'Aix, à la pêche aux moules. J'étais contente.

Le lendemain, papa est venu me réveiller :
Il me dit :- "Lève-toi, il est l'heure."

Nous avons déjeuné, nous sommes partis sur la grave et nous nous sommes embarqués aussitôt.

Devant l'île d'Aix, papa est descendu, pour pêcher les moules, avec un pousse-pied *.

Lorsque le bateau fut chargé, nous sommes revenus chez nous.

*Un pousse-pied est une petite embarcation à fond plat que l'on fait glisser sur les vases en plaçant un genou sur une planche de l'arrière et en poussant avec l'autre.

Marthe Le Roy / Mars 1947

Un jeudi

Un jeudi, avec mon amie Colette nous nous sommes amusées au Docteur. Colette était une dame, et moi le docteur.

Elle venait se faire passer à la radio, se faire faire des piqûres, faire soigner son petit garçon qui s'appelait Michel.

Il était enrhumé ou il avait l'appendicite.

Alors il fallait le mener à l'hôpital pour le faire opérer. Quand ce fut fait, lorsqu'il fut guéri, il a pu s'amuser, mais parfois sa cicatrice lui faisait mal.

Nous nous sommes bien amusées ce jour là.

Hélène Blanchard / Avril 1947

Nuit d'Atlantique

La nuit est idéalement belle ce soir : une nuit de printemps, imprégnée des mille parfums des fleurs qui montent vers le ciel comme un encens.

A mes pieds retentit le grondement sourd de la marée montante...

J'aperçois, là-bas, de l'autre côté de la mer, la lueur d'un phare tournant...

Le ciel, d'une pureté cristalline, est tout parsemé d'étoiles clignotantes.

Celle-ci joue avec une vague et illumine capricieusement un bateau qui semble esquisser un pas de danse; celle-là semble, palpitante, vouloir s'évanouir...

La lune, reine du ciel sur son trône de nuages, contemple, impassible, ce décor familial.

Ici, on entend le clapotis de la vague, là, le murmure de la brise, et là-bas, au fond du marais, le coassement des grenouilles...

Le hibou, de son bois profond, jette son hululement lugubre et plaintif, et tout près, au bord de son trou caché dans l'herbe, le grillon chante de toutes ses forces décuplées et enflant sa voix grêle, son hymne à la nuit.

Je jette un regard circulaire, et je remonte lentement le sentier en humant profondément et avec délices, l'air salin.

Marcelle Renaud / Avril 1947

La "grave" de Port des Barques

Cette jetée a une longueur de trois cents mètres.
Elle forme un léger coude : elle n'est pas très élevée et les marées moyennes la recouvrent en grande partie.

Elle sert au chargement et au déchargement des barques de pêche.
De distance en distance, sont scellés dans le pavé des gros anneaux pour amarrer les bateaux.

Dans sa partie la plus avancée, la grave a des rebords en ciment d'une quinzaine de centimètres de haut.

Ils servent à retenir les huitres que l'on y met "à boire.

Collectif / Avril 1947

La mort de la poule

Nos deux poules picoraien sur le bord de la route.

La mienne resta sur la berge, pendant que celle de ma soeur traversa au moment même où passait une auto qui l'écrasa.

Le conducteur s'en aperçut.

Vite il descendit et vint rapporter la poule en s'excusant.

Papa la mit dans la cage. Mais elle ne tenait plus sur ses pattes.

Le lendemain, maman allant lui donner à manger la trouva morte.

Ma grand-mère la pluma et lui ouvrit le ventre.

Nous nous sommes aperçus qu'elle avait des oeufs.

Jeanine Suire / Avril 1947

Le dytique

Nous avons fait le projet de passer l'après-midi au bord de la mer mais nous sommes allés auparavant faire une promenade dans les champs au bord d'une minuscule mare.

Nous y avons vu des bêtes tout à fait bizarres.

Nous en avons pêché une, avec une vieille boîte de fer que mon camarade trouva.

Le lendemain, en consultant un livre : "le petit peuple des ruisseaux" nous vîmes que c'était une nymphe de dytique.

En classe, nous avons un dytique que nous élevons depuis près de six mois.

Il se nourrit de petits mollusques d'eau douce que nous apportent ceux qui habitent près des fossés.

Nous avons quelques "pibales" et des têtards, mais le dytique les a mangés presque toutes et nous avons dû l'isoler pour conserver nos larves jusqu'à leur développement complet.

J. C. Roy / Avril 1947

Lundi de Pentecôte

Nous étions invités à déjeuner à Rochefort.

Après le repas, nous avons joué au loup, au chat perché.
Peu de temps après, nos parents étant prêts nous prévinrent que nous allions partir à la foire.

Sur la place, ma mère nous dit : "-Vous allez monter sur les manèges."
Ma soeur et sa camarade montèrent sur les chevaux de bois.
Nous qui sommes plus grandes, nous montons sur les pousse-pousse.
Après un tour, j'avais un peu mal au coeur.
A quatre heures nous achetons des gâteaux.
Des femmes vendaient de petits ballons ; il y en avait des rouges,
des bleus, des jaunes, des verts.

Nous avons fait d'autres tours de manèges, si bien qu'il était six heures
lorsque nous avons pensé à repartir.

Linette Suire / Avril 1947

En détresse ! ...

Avec un "couralin" ancré à la côte, nous étions allés mon camarade et moi, à bord de mon bateau. Nous avons filé de la chaîne et nous nous trouvions à l'intérieur de la "Liberté", lorsque, de la rive, un pêcheur qui ne nous avait pas remarqués ramena à lui la barque pour rejoindre son bateau mouillé plus loin.

Nous nous voyions donc dans l'impossibilité de regagner la terre, lorsque nous eûmes l'idée de hâler la chaîne fixée à un vieux bateau coulé un peu plus près de la côte.

La chaîne rouillée nous salissait et nous coupait les mains.
Mais l'eau perdait et notre bateau ne flottait presque plus.

A force d'efforts nous sommes parvenus à toucher l'épave et avons pris pied sur le pont qui émergeait seul, couvert de vase et de "sarre".
Là, nous avons attendu
J'avais une gaffe et, de temps en temps, nous l'enfoncions jusqu'au fond pour mesurer si nous pourrions bientôt descendre, sans avoir de l'eau plus haut que les cuisses.

Le temps nous durait sur cette vieille barque où nous étions depuis près d'une heure et dont les planches craquaient sous nos pieds

Enfin de la rive, mon père nous aperçut. Il avança dans l'eau avec ses bottes, il détacha une "lasse", vint à nous et nous ramena à terre.

J.C Roy / Mai 1947

Janine et le crabe

Janine aperçoit sur la table un crabe qui, les pattes en l'air, essaie, vainement, de se redresser.

D'un coup d'oeil, elle juge la situation, court chercher son fauteuil de bois ; elle y grimpe : son buste arrive à hauteur de la table.

Elle étend la main, mais ... le crabe veille !...

De ses yeux ronds, il la regarde, prêt à jouer des pinces :

- "Malheur à toi, Janine, si tu me touches !" semble-t-il lui dire.

Janine, qui ne s'attendait certainement pas à cette résistance imprévue, s'arrête, interdite, et le geste qu'elle ébauchait reste en suspend.

Un instant elle observe le crabe qui la fixe, puis semblant prendre soudain un parti, descend, fait volte-face, et s'approche sournoisement de Minet pour trouver peut-être près de lui l'amabilité dont n'a pas fait preuve ce crabe vindicatif.

Marcelle Renaud / Mai 1947

Averse

Du fond de l'horizon accourent comme de monstrueuses bêtes
fauves de gros nuages poussés par le vent du large, qui passe en
soufflant avec violence.

Il secoue les arbres comme s'il voulait leur arracher branches et feuilles.
Au loin, il pleut. Les maisons s'estompent dans le brouillard.

Arrivés au-dessus du village, les nuages crèvent brusquement et
c'est un vrai déluge.

La pluie ruisselle sur les toits et crépite sur les vitres ;
elle dévale bientôt sur le gravier de l'allée.

On distingue de ci de là une ombre qui s'enfuit, brandissant
tant bien que mal au dessus de sa tête un parapluie qui résiste
à la main qui le tient et tente de s'envoler ou de se retourner.

Le vent soufflant toujours décoiffe les passants dont les chapeaux
s'en vont rouler dans l'eau de la rue.

Les poules s'enfuient, caquetant d'indignation, s'abriter dans le poulailler.

La gouttière crache du haut du toit et j'entends son "ploc"
qui s'amplifie par instants.
Tout est noyé de pluie, tout déverse son trop plein d'eau ...

Peu à peu la violence du vent et celle de la pluie diminuent.

Tout cesse insensiblement tandis que l'eau continue de couler
et que là-haut le soleil perce les nuages.

Marcelle Renaud / Octobre 1947

Elevage de mes lapins

J'ai acheté des lapins "angora" blancs.

Je leur donne à manger le matin du son, le soir de l'herbe.

Les lapines ont eu des petits.

Nous les épilons tous les trois mois à partir du moment où les petits ont huit semaines.

Il faut mettre chaque lapin seul dans un casier parce qu'ils se saliraient le poil qui est très délicat.

En ce moment il y en a vingt-quatre.

Quand nous les épilons pour la première fois, ils crient ; la deuxième fois ils ne disent plus rien.

Une mère ne doit pas avoir plus de cinq petits.

Quand elle en a davantage, on est obligé d'en supprimer.

Ce poil est expédié à des grossistes qui le livrent dans des usines où il sert à la fabrication de la laine angora.

Il rentre également dans la fabrication de certains tissus.

Hélène Blanchard / Octobre 1947

Le transbordeur

Il est à Martrou, sur la Charente.

De chaque côté de la nacelle, des passerelles couvertes permettent aux cyclistes et aux piétons de se placer à leur aise.

Au milieu, les voitures se rangent les unes auprès des autres.

Ce transbordeur ne peut pas porter plus de 26 tonnes.

Avant d'évacuer Rochefort, les Allemands avaient fait sauter la nacelle. Certains piétons courageux passaient alors sur le tablier qui est à 53 mètres environ au-dessus de la nacelle, au lieu de passer par la "yole".

Grand-Père racontait que certains grands voiliers d'autrefois étaient obligés de baisser leurs flèches de mâts pour passer dessous.

Beaucoup de personnes ont peur de passer sur le transbordeur ; pourtant ce passage se fait sans danger.

Cet été, des amis devaient déjeuner à la maison avec une vieille grand'mère qui, voyant ce vide (la nacelle était de l'autre côté), n'a jamais voulu ni à pied ni en voiture, embarquer.

Alors ils sont revenus chez eux.

Linette Suire / NOEL 1947

Journée de neige

Lorsque mon père fut levé et voulut aller dans l'atelier chercher du bois pour allumer le feu, il ouvrit la porte et la neige collée au haut de la porte lui tomba sur la tête. Il était surpris de voir qu'il avait neigé au mois de Novembre, et aussitôt il m'appela.

Moi non plus je ne m'attendais pas à cette surprise.

Je suis allée chercher ma petite soeur qui en fut bien contente.

Le feu allumé, je me suis habillée et suis descendue patauger dans la neige qui, en tombant, s'était entassée devant les portes du chai et nous avons été obligés de l'enlever avec une pelle

Jannine Suire / NOEL 1947

Evacuation

Quand les Américains sont arrivés à Port-des-Barques, avec leurs canons, pour tirer sur l'Ile d'Oléron, Grand'mère disait :

- "Je ne veux pas rester ici car si les Allemands répondent, nous sommes tous morts !"

Nous couchions sur la paille, sur un drap que Maman avait mis.

Papa allait chercher à manger dans la campagne.

Monsieur Gachet est alors venu nous conduire à Trizay chez des amis.

Papa alla voir le maire pour lui demander s'il y avait une maison à louer et lui expliqua notre cas.

Il nous indiqua une vieille maison dont il ignorait le propriétaire.

Cela dura un mois ...

Marthe Le Roy / NOEL 1947

Accidents

Josette, Hélène et moi nous avons décidé de jouer au docteur.

Hélène nous dit :

- "Allons dans mon grenier ; il y a deux lits, ce sera pratique."

Maintenant il fallait trouver un docteur : ce fut Josette.

Hélène fut la patronne et moi la bonne. Le poupon faisait l'enfant.

Ma patronne se cassa une jambe.

Nous fûmes obligées de l'emmener à l'hôpital.

Le docteur était très content d'avoir une malade.

Moi, la bonne, il fallait que je m'occupe du fils d'Hélène.

Il commençait juste à marcher ; je l'assis dans une chaise sur le balcon.

Tout à coup j'entendis "patatras !"

Je me suis vite précipitée : le gamin était au milieu des escaliers !...

Je descendis les marches quatre à quatre, je le pris dans mes bras pour regarder s'il était blessé. Le sang coulait.

Il avait une petite fracture du crâne. Il hurlait.

Je lui mis sa cape et je le transportai vite à l'hôpital. Le docteur me dit :

- "Vous le laisserez ici quelques jours. J'espère que ça ira bientôt mieux."

Quand il fut sorti de l'hôpital, il avait des agrafes. Le docteur conseilla :

- "Vous lui donnerez des cachets et des gouttes ; ça lui fera peut-être du bien.

Dans quelques jours vous me le ramènerez pour que je lui enlève ses agrafes."

Je le laissai au lit ; il s'ennuyait. De temps en temps il disait

"Maman, Maman !" Pauvre gosse ! Il voulait voir sa mère...

Quand Hélène arriva de l'hôpital, elle fit de la chaise longue.

Elle me dit : - "Si Michel reste au lit longtemps il ne saura plus marcher."

La patronne s'était trompée, car il marchait très bien son fils.

Préparatifs pour l'ouverture des huitres

C'est une grande joie au pays. Tout le monde se dit :

"Vive le 1^o décembre, l'ouverture des huitres !"

Chez nous mes parents font les poches de marée, préparent les paniers, les marteaux. Papa a graissé les cirés pour qu'ils ne fassent pas l'eau.

Hier je suis allé au café, chercher mon père pour dîner.

Je l'ai attendu un moment car il était en grande conversation avec d'autres messieurs ; ils parlaient des huitres.

Les uns disaient que les huitres coûteront 100 francs le mille, d'autres disaient : "Ce n'est pas vrai, elles vaudront 150 à 200 francs."

C'était un vrai vacarme. Enfin chacun parlait selon sa pensée.

A la maison, tout le monde se met à table et nous revoilà plongés encore dans l'ouverture des huitres et toute la famille soupire :

"S'il pouvait faire un temps magnifique ...
et que le vent ne fouette pas trop le visage et les mains."

C. Chastenet / NOEL 1947

Conte de Noël

Paul, ce jour là, était très excité. Pensez donc : c'était la nuit de Noël !...
Il venait tout juste de mettre ses souliers dans la cheminée ...

Qu'y trouverait-il demain matin ?

Paul faisait des projets, imaginait ce que serait la journée du lendemain
et il songeait, songeait dans son petit lit qui avait abrité tant de rêves.

Doucement la chambre s'illumine et, aux yeux émerveillés du bambin,
apparaît un grand vieillard dont la longue barbe blanche effleure
les genoux tremblants. Il est vêtu d'une tunique rouge bordée d'hermine
blanche ; une grande hotte emplie de jouets de toutes sortes, le voûte.

Paul le regarde, ravi, sans voix. Lui !... Le Bonhomme Noël.
Soudain, les poupées de satin, les soldats de plomb, les bergères à jupons
courts et les danseuses en tutu jaillissent de la hotte comme des diables
de leurs boîtes et formant une ronde autour du lit de Paul, s'écrient
d'un même élan :

- "Viens avec nous, Paul, viens avec nous." Simplement, Paul saute de son
lit pour suivre ses nouveaux et singuliers amis : aussitôt, poupées, soldats,
bergères, danseuses réintègrent leur profonde prison.

Le Bonhomme Noël saisit la main de l'enfant et l'entraîne.

- "Ferme les yeux, recommande-t-il."

Le gamin se sent emporté à vive allure. Bientôt son compagnon lui dit :

- "Ouvre les yeux, nous sommes arrivés"

- "Où donc sommes-nous ?"

- "Nous sommes dans le royaume des poupées sur lequel règnent
le roi Charmant et la reine Gracieuse."

De petites rues s'ouvrent devant eux : ils s'y engagent ...

Soudain Paul, émerveillé aperçoit devant lui un magnifique palais
dont les fenêtres brillamment illuminées scintillent dans la nuit.

- "C'est le palais des souverains," indique Noël.

Paul s'approche, jette un regard par une fenêtre qui n'est guère plus

grande qu'un des carreaux de la salle à manger qu'il connaît fort bien pour l'avoir tant de fois cassé. Ce qu'il voit l'étonne beaucoup, mais à quoi bon s'étonner dans un pays si étrange ?

Il croit d'abord voir des enfants tant les personnages sont petits. Cependant non, ce ne sont pas des enfants : ce sont - et Paul le comprend bientôt - les courtisans du Roi et les dames de la Cour. Les souverains sont assis au fond sur leur trône d'or ... Paul les trouve plutôt sympathiques et gentils. Un majordome solennel à la splendide livrée annonce d'une voix de stentor les hautes personnalités de la Cour, au fur et à mesure qu'elles entrent et vont s'incliner devant leurs souverains.

Dans un silence complet le roi et la reine se lèvent.

Au même instant, les sons d'un orchestre invisible se font entendre.

Alors les souverains ouvrent le bal. Tous les regards sont fixés sur eux.

Paul se retourne. Le Bonhomme Noël est derrière lui, le regardant d'un œil amusé. - "Ami Paul, est-ce beau le bal des poupées ?" questionne-t-il.

- "Très beau ! - Vois : je pars maintenant faire ma ronde sur la terre. Je vais te ramener chez toi."

L'enfant jette un dernier regard au bal et suit son guide.

Lorsque Paul s'éveilla le lendemain, il courut vite à la cheminée...

Noël lui avait apporté un très beau train électrique et un magnifique cheval blanc. Il courut à la chambre de sa mère.

- "Regarde, Maman, regarde ce que Noël m'a apporté."

A ce moment, il se souvint de l'aventure de la nuit. Il avait vu le Père Noël !

Le royaume des poupées ! Mais oui, il se rappelait.

Est-ce qu'il y est allé réellement ? Non, il avait dû rêver. Alors le palais ...

le roi Charmant ... la reine Gracieuse ... des personnages imaginaires ?

Ce n'est pas possible ! Paul n'y veut pas croire.

Et même si ce n'est qu'un rêve, il gardera un souvenir inoubliable de son voyage au Royaume des Poupées.

Marcelle Renaud / NOEL 1947

Mes deux bateaux

Nous avons deux bateaux, l'un à voile et l'autre à moteur.

Pendant toutes ces nuits de pluies et de mauvais temps, l'eau s'accumulait à bord.

Après la tempête, un matin, à la pointe du jour, nous avons pris nos bottes.

Je ne pouvais plus me dégager des vases.

Papa me donna la main.

Il monta dans le bateau, essuya le magnéto et mit le moteur en marche pour le faire chauffer un peu.

J'ai « agronné » le bateau.

En passant à côté de la petite lasse, nous avons vu qu'elle avait heurté une barque et qu'elle avait un bout de bordée cassé.

Nous en avons enlevé l'eau.

Gilbert Braud / Janvier 1948

La distribution du lait

Aujourd'hui, mardi, étant en congé, je suis allé chercher le lait au dépôt. Dix minutes après le passage du laitier, le dépôt était encombré de monde; il y en avait même dans la rue...

Je suis entrée avec difficultés pour attendre mon tour.

J'étais là depuis une demi-heure, et j'entendais les réflexions de certains clients qui critiquaient le gouvernement et toutes les administrations parce qu'ils n'avaient pas aujourd'hui la ration habituelle.

Lorsque mon tour fut arrivé il n'y avait plus de lait dans les bidons. Nous nous en sommes donc passé encore, ainsi que bien d'autres fois.

Hélène Blanchard / Janvier 1948

Notre fête de Noël

Nous avons organisé une fête pour Noël le Mercredi 24 Décembre.

Nous avons appris des chants, fait des étoiles, enveloppé des noix et des pommes de pins de papier argenté.

Les garçons avaient confectionné des lits et des camions pour nos camarades de l'Ecole Infantine, et nous avons fait des programmes.

Le matin nous sommes allées installer l'Arbre de Noël avec d'autres camarades.

Nous avons attendu un moment car l'arbre n'était pas arrivé.

Nous avons rangé les chaises et les bancs de la salle.

L'arbre enfin arrivé, le maître alla chercher une échelle pour accrocher les jouets.

La fête avait lieu à trois heures, mais à deux heures et demie tous les enfants étaient déjà là pour prendre leurs places, puis les grandes personnes sont arrivées. La fête a commencé par des chansons.

Après, nous avons vu une séance de marionnettes : cela nous a fait rire.

C'était « Le Petit Chaperon Rouge » et « Les Aventures de Guignol ».

La séance se termina par une danse, qui fut chantée en même temps par la classe infantine.

Puis il y eut le goûter ; nous avons chacun une galette, une orange et un chausson aux pommes.

Nous avons enfin distribué les jouets aux élèves de la petite classe.

Marthe Le Roy et Linette Suire / Janvier 1948

Une visite à l'Hôpital

Jeudi je suis allée à Rochefort avec maman pour voir ma camarade Liliane Fouladoux. C'était la première fois que je rentrais à l'hôpital.

J'ai été très impressionnée par toutes ces odeurs de médicaments, par le va-et-vient des infirmières et des visiteurs.
Je suis montée au deuxième étage.

Après avoir traversé de longs couloirs, je suis arrivée à la chambre. Liliane était assise sur son lit en train de tricoter un cache col; je suis restée auprès d'elle environ une demi-heure.
Je lui ai raconté les nouvelles qui pouvaient l'intéresser, et à son tour elle m'a dit comment elle était nourrie et soignée.

J'étais heureuse de voir qu'elle avait un bon moral, et qu'elle espère revenir bientôt parmi nous.

Hélène Blanchard / Février 1948

Un dimanche seules à la maison

Il pleuvait. Maman n'était pas là. Avant de partir elle nous avait donné des pommes de la farine et un œuf.

-Faisons des beignets, dis-je à Simone.

Je coupe les pommes en tranches. Je les ai mises à tremper dans la pâte.

Nous avons pris de l'huile, une poêle.

Je verse de l'huile dans la poêle et je la fait chauffer.

Je laisse tremper mes rondelles de pommes dans le plat.

Pendant ce temps j'habillai ma fille.

Les pommes étant trempées, je les jette dans la poêle où je les laisse dorer.

Je les retourne. Je les mets dans l'assiette et je les sucre.

J'en ai fait plusieurs et nous en avons gardé quelques-uns pour papa et maman.

Puis il a fallu faire manger nos poupées et les promener.

Linette Suire / Février 1948

Le facteur

Toc ! toc ! à la porte...

-Va ouvrir me commande ma mère.

-J'ouvre : le facteur.

-Bonjour Monsieur !

-Je viens vous offrir un calendrier.

-Choisis Nicole.

J'en avais deux à la main j'étais embarrassée car ils me plaisaient tous les deux.

-C'est celui-là que je préfère.

Maman donne la pièce et offre un verre de vin au facteur qui part bien vite distribuer d'autres calendriers.

J'ai accroché le mien à la porte du placard.

-Il est joli cette année, remarque mon père en arrivant, vous avez bien choisi !

Nicole Jégard / Février 1948

Journée de printemps

Par la porte ouverte, pénètre, par larges bouffées, une brise légère chargée d'un parfum de lilas. Là-haut, sur une branche, un oiseau lance ses trilles joyeux.

Bientôt d'autres petites voix se mêlent à la sienne et c'est un vrai concert. Le soleil, sans s'arrêter s'associe à la gaieté générale en chauffant la terre de rayons plus ardent. Là-bas les prairies ondulent comme un drapeau à la brise et forment un long tapis vert mouvant. La mer est parsemée de petites rides légères et frissonnantes.

Dans le poulailler, le coq chante, les poules caquettent. Janine s'amuse, devant la porte, tout en soutenant seule une interminable conversation.

Le chat, câlin, vient se frotter à mes jambes avec un « miaou » quêtant une caresse.

Je la lui accorde, en me disant que certainement il n'y a pas de plus belle saison que le printemps.

Marcelle Renaud / Avril 1948

Mauvais temps

Le matin nous avons pris l'auto pour aller aux « Anses ».
Nous l'avons mise derrière les tamarins, puis nous sommes partis prendre le bateau à la « Baie de Sable », pour atteindre le rocher appelé « Le Parisien » où nous avons commencé de pêcher sur le domaine public. A la basse mer nous avons pêché des grosses huîtres, et, l'eau montant, nous avons regagné notre bateau.
Quand il y eut suffisamment d'eau, nous avons passé le bout de la Palle. Il y avait tellement de mer que nous avions peur de perdre la lasse. En effet, en passant le « Pas des Loubines » l'amarre cassa. Alors nous sommes allés attendre la lasse entre les deux rochers. Nous vîmes de loin qu'elle embarquait beaucoup d'eau et au moment où elle allait nous atteindre, elle coula. Nous sommes partis chez nous et, dans la nuit, mon père et mon cousin sont allés l'« agronner ».

Gilbert Braud / Avril 1948

Une ânerie

Maman n'était pas là. J'avais mis le lait sur la cuisinière et je partis étendre le linge dans la cour chez ma grand-mère.
Je restai au moins une demi-heure.
Lorsque je revins à la maison, ça fumait !
Je me demandais bien ce qu'il y avait !
J'entre: le lait était passé par dessus la casserole.
Je prends un couteau et je gratte la cuisinière.
Après bien du travail j'arrive à tout enlever.
Je regarde ma casserole : sur deux litres de lait il en restait à peine un litre !...
Quand maman entra je lui expliquai ce qui était arrivé, elle me dit que j'étais une sottie.
J'avais bien eu peur car le feu se mettait dans la cuisinière.

Nicole Jégard / Avril 1948

Un serpent

Nous nous amusions, mon camarade Jackie et moi sur le bord de l'eau. C'était à la fin d'Août, les journées étaient chaudes et nous allions pieds-nus tous les deux. J'étais sur l'eau, dans une « commode » (c'est un petit bac plat que l'on pousse devant soi à marée basse); je longeais la rive par la mer et lui par la terre. Soudain il poussa un cri, fit un bon et se sauva quelques mètres plus loin. Je m'informai :
-« Qu'est-ce qu'il y a ? »
-« Un serpent : ça doit être une vipère et j'ai failli poser le pied dessus ! »
Par prudence, je m'éloignais de la rive pour aborder plus loin. Lorsque je fus débarqué, nous avons observé le reptile tout en restant à une respectueuse distance : c'était bien une vipère. Jackie l'avait échappé belle...
Armés de grosses pierres nous l'avons rapidement exterminée. Elle mesurait près de 60 cm...
Nous nous sommes baignés ensuite, malgré notre crainte d'en trouver d'autres.

Jean-Claude Roy / Avril 1948

Lever du soleil

Les quelques étoiles qui brillaient encore dans le ciel pâle s'éteignent ;
la brume déchire à l'horizon, de ci, de là, les pans de son immense
cape blanche, et les maisons se montrent sous le voile qui se lève.

La mer est calme, aussi calme que l'eau d'une rivière.

Dans son bateau, près de nous, un homme hisse la voile :
celle-ci, déployée, se reflète dans l'eau et se découpe en de petits
drapeaux jaunes qui frémissent et se tordent dans la mer.
Le ciel, bleu à sa base, se transforme en un rose pâle léger et
comme féérique.

Son grand dôme bariolé se penche et se mire dans les flots.
Nous semblons naviguer ou plutôt glisser sur une étendue de glace
rose et bleue.

Là-bas, entre les îles, la mer et le ciel se confondent en un même
bleu translucide.

Au levant, une immense gerbe rosée jaillit ; c'est le soleil qui
annonce ainsi son arrivée.

Je vois, à l'horizon apparaître un arc pourpre, grandissant peu à peu
et devenant enfin un disque d'or triomphant qui s'élève lentement,
tandis qu'une longue barre de la même teinte court sur les flots,
arrive jusqu'à notre bateau.

La brume s'est dissipée, mais persiste, tenace, dans certains endroits.
Il semble que ce soient des lambeaux d'ouate, posés délicatement
sur les maisons encore endormie.

Elle restera jusqu'à ce que le soleil, haut maintenant dans le ciel,
ait reconquis toute sa puissance et sa lumière pour faire disparaître
toute trace de fraîcheur.

Marcelle Renaud / Mai 1948